

Portrait du Polonais en personnage secondaire ou la fabrique littéraire du stéréotype dans les lettres belges francophones

Portrait of the Pole as a secondary character or the literary factory of the stereotype in Belgian francophone literature

Przemysław Szczur¹

Université pédagogique de Cracovie, Pologne

ORCID 0000-0001-9474-5887

przemyslaw.szczur@up.krakow.pl

Résumé : L'article constitue une analyse du processus de stéréotypisation des Polonais en tant que personnages secondaires dans les lettres belges francophones. L'auteur étudie les liens entre secondarité et stéréotypisation, en puisant ses exemples dans des textes parus entre les années 1930 et 2021. Analysant les principaux stéréotypes au sujet des Polonais, il en constate la teneur essentiellement péjorative, mais les considère surtout comme un outil de vraisemblabilisation de l'univers représenté.

Mots-clés : littérature belge francophone, personnage secondaire, Pologne, Polonais, stéréotype.

Abstract: This article is an analysis of the process of stereotyping Poles as secondary characters in Belgian literature in French. The author studies the links between secondarity and stereotyping, drawing his examples from texts published between the 1930s and 2021. Analyzing the main stereotypes about the Poles, he notes their essentially pejorative content, but considers them above all as tools serving to create verisimilitude of the represented world.

Keywords: Francophone Belgian literature, secondary character, Poland, Poles, stereotype.

Depuis un certain temps, la critique et la théorie littéraires s'intéressent davantage à des figures que la « personnologie » littéraire traditionnelle négligeait, à savoir les personnages secondaires, ces « êtres de second plan », « qualitativement mineur[s] et quantitativement inférieur[s] » (Samoyault, 2005, pp. 43-44). Cette vague d'intérêt semble liée, entre autres, au développement de tous les courants critiques dans lesquels des questions éthiques revêtent une importance considérable, comme le féminisme, les études LGBTQIA+ ou encore le postcolonialisme (Dion & Talbot, 2021, pp. 64). Ceux-ci, animés d'idéaux démocratiques et égalitaires, sont surtout soucieux de revaloriser des groupes sociaux auparavant marginalisés, mais ils s'intéressent aussi aux enjeux purement littéraires de la minoration dont fait partie la hiérarchisation des

¹ L'auteur de cette étude bénéficie d'un financement octroyé par l'Agence nationale polonaise pour les échanges universitaires (The project is co-financed by the Polish National Agency for Academic Exchange).

personnages à l'intérieur de l'univers fictionnel. On assiste donc, dans la recherche contemporaine, à une forme de revalorisation éthique de la secondarité. C'est dans ce cadre que certains critiques se lancent dans une entreprise de « renversement de la secondarité », en focalisant leur attention sur des figures qui jouent un rôle mineur dans les fictions littéraires, pour réparer « l'injustice de leur minoration » (Dion & Talbot, 2021, pp. 70-71). Cette posture de lecture est paradoxale dans la mesure où la secondarité des personnages soumis à l'analyse se trouve relativisée par le fait même que c'est sur eux que l'on braque les projecteurs analytiques.

J'aimerais aborder ici le problème de l'image des Polonais dans les lettres belges de langue française précisément sous l'angle de leur secondarité, en m'intéressant à des mentions marginales qui leur sont consacrées dans un certain nombre de textes des XX^e et XXI^e siècles ainsi qu'aux mécanismes et effets idéologiques de ces apparitions furtives. Le choix de cet angle d'approche est conditionné par un constat général concernant la place marginale de la Pologne sur ce que l'on pourrait appeler « le marché de l'attention » en Belgique. À de rares exceptions près, l'intérêt pour la Pologne et les Polonais y demeure limité. Cet état de choses entraîne aussi des conséquences dans le domaine littéraire : lorsque des Polonais apparaissent dans les fictions belges, c'est le plus souvent en qualité de personnages secondaires. À mon sens, cette secondarité des personnages polonais dans les lettres belges conditionne leur stéréotypisation. Dans ce qui suivra, je m'attacherai donc à scruter les liens entre ces deux phénomènes.

Les personnages secondaires ont pour caractéristique essentielle leur rôle réduit dans l'action, mais aussi leur faible complexité, qui tient au peu d'informations que nous avons sur eux. Si des traits stéréotypés peuvent aussi faire partie du portrait d'héroïnes et de héros principaux, dans leur cas, ceux-ci s'inscrivent dans un ensemble caractérisant souvent complexe et ambivalent alors que la caractérisation des personnages secondaires s'y réduit d'habitude, d'où son importance capitale pour le processus de stéréotypisation dans lequel le mécanisme de réduction des complexités tient une place primordiale. Selon Franz Stanzel, « Le stéréotype combine un minimum d'information avec un maximum de sens » (cit. d'après Beller & Leerssen, 2007, pp. 8-9)², d'où le lien privilégié entre secondarité, qui se manifeste justement par une information minimale sur le personnage, et stéréotypie, qui permet d'étoffer notre savoir sur celui-ci grâce aux représentations communément partagées. La stéréotypisation des personnages secondaires est également conditionnée par leur stabilité : apparaissant de façon furtive, ces derniers n'ont pas le temps d'évoluer et donc de se complexifier. On peut dire que leur identité relève du régime de la mêmété (Erman, 2006, p. 110). C'est également pour ces raisons qu'ils appartiennent couramment à la catégorie des personnages stéréotypés, ceux « qui décalquent un modèle socioculturel dominant à travers un ensemble de clichés renvoyant à un système de significations idéologiques » et dont « les sphères d'actions [...] sont souvent répétitives » (Erman, 2006, p. 110). La question de la répétition, autrement dit, de la redondance, est ici centrale : en effet, comme le stéréotype est une « image collective » (Amossy, 1991, p. 10), la répétition est nécessaire à sa constitution et perpétuation. Par conséquent, en m'appuyant sur un assez large corpus, comprenant des textes publiés des années 1930 jusqu'en 2021, je tâcherai ici de passer en revue les traits qui reviennent de manière récurrente pour caractériser les Polonais dans les

² Je cite tous les textes non francophones dans ma propre traduction.

lettres belges et d'examiner les mécanismes qui contribuent à leur stéréotypisation et qui sont liés à leur statut de personnages secondaires.

Le premier de ces mécanismes a trait à l'étiquette du personnage qui peut être constituée d'un désignateur générique. Lorsqu'elle correspond à la désignation méprisante des Polonais en français, à savoir le mot « Polaque »/« Polak », toutes les connotations péjoratives qui s'y attachent deviennent automatiquement des attributs virtuels du personnage ainsi dénommé. Par exemple, dans *Un monde sur mesure* de Nathalie Skowronek, la narratrice cite ces propos de sa grand-mère : « Retourner chez les Polaks ? ça jamais » (Skowronek, 2017, p. 30). Le héros-narrateur de *Boule de Juif* de Foulek Ringelheim, quant à lui, dit avoir été élevé « dans la haine des Polaks » (Ringelheim, 2021, p. 11). Le désignateur « Polak » place d'emblée les Polonais dans l'orbite des connotations péjoratives, mais son contexte d'apparition, celui du vécu de familles juives ayant quitté la Pologne, notamment en raison d'actes antisémites, redouble encore cette charge négative, en renvoyant au stéréotype de l'antisémitisme « polonais ». Parmi les raisons de l'émigration des ancêtres de Nathalie Skowronek et de Foulek Ringelheim en Belgique, c'est en effet l'antisémitisme des Polonais goyim qui tient une place centrale ; dans la bouche de la grand-mère de cette première et de la mère du second, le terme de « Polak » devient donc un quasi-synonyme de celui d'« antisémite ». Selon la mère de Ringelheim, « la Pologne, pays de pogroms, était peuplée de trente millions d'antisémites » (Ringelheim, 2021, p. 11).

Comme on l'a vu, l'étiquette « Polak » est le plus souvent employée au pluriel. Ce procédé facilite aussi la stéréotypisation dans la mesure où celle-ci s'oppose à l'individualisation, car elle consiste à « ramener le singulier à une catégorie générale » (Amossy, 1991, p. 10). Favorisant un traitement en bloc des Polonais, les formules citées contribuent donc à les stéréotyper. En tant que personnages secondaires, les Polonais ont ainsi souvent le statut de figure collective. Néanmoins, comme groupe, ils sont divisés, dans la majeure partie du corpus belge, selon le critère confessionnel qui leur assigne une place relativement fixe dans l'univers représenté : les Polonais juifs occupent d'habitude la position de victimes de violences antisémites, les Polonais goyim, celle de leurs bourreaux. Habituellement, seuls les seconds sont qualifiés de « Polonais » (ou de « Polaks », comme on l'a vu). Les Polonais juifs semblent, comme le formule Foulek Ringelheim, « des Polonais de hasard, des Polonais honteux » qui, rejetés par leurs compatriotes goyim (selon Ringelheim, « les Polonais ne la [sa mère] reconnaissaient pas comme une compatriote »), rejettent ceux-ci à leur tour, allant parfois jusqu'à considérer « Les documents qui [leur] attribu[ent] cette nationalité [...] comme des insultes officielles » (Ringelheim, 2021, p. 11). Dans une partie importante du corpus belge francophone, surtout celle due à des écrivain(e)s d'origine polonaise³, mais pas uniquement, le groupe des Polonais goyim se trouve donc homogénéisé et pourvu d'une identité collective à travers des généralisations concernant l'attitude antisémite présumée commune à tous ses membres.

De nombreux textes véhiculent ce stéréotype. Dans *Dibbouks*, Irène Kaufer qualifie la Pologne de « gueule du loup antisémite » (Kaufer, 2021, p. 167). Dans *Korsakoff* d'Alain van Crugten, le grand-père du héros-narrateur constate l'omniprésence du

³ Grâce à ces auteur(e)s d'origine migrante, la littérature belge francophone porte la trace des tensions caractéristiques de la Pologne de l'entre-deux-guerres, marquée par l'exclusion des Juifs polonais de la communauté nationale par les nationalistes chrétiens qui associaient couramment polonité et catholicité.

discours et des comportements antisémites dans la Pologne de sa jeunesse. Il prétend que de curieux glissements sémantiques pouvaient avoir lieu dans ce cadre, par exemple lorsque l'insulte « sale rouquin » prenait le sens de « sale juif » (van Crugten, 2003, p. 86). Selon cette interprétation basée sur le mécanisme du déplacement sémantique, quasiment tous les propos tenus par des Polonais goyim pourraient être ramenés à de l'antisémitisme. Autre exemple : dans *Le Don de Mala-Léa* de Vincent Engel, comme dans le cas des ancêtres de Nathalie Skowronek et de Foulek Ringelheim, la haine des Juifs prêtée à tous les Polonais goyim est évoquée comme facteur explicatif de l'émigration du héros, Salomon Susskind, en Belgique. Le narrateur prétend que « la nouvelle Pologne, qui redécouvre son indépendance en 1919, se dote du même coup des moyens d'exprimer avec conviction et efficacité son antisémitisme séculaire » (Engel, 2006, p. 9). Comme chez Kaufer, le pays vaut ici, par métonymie, pour ses habitants non-Juifs. À travers ce genre de généralisations, les Polonais juifs, qui constituaient tout de même à l'époque environ 10% de la population, ainsi que les Polonais non-antisémites, se trouvent en quelque sorte « dépolonisés », et la communauté nationale polonaise, « déjudaisée ».

Le narrateur du récit d'Engel assume pleinement le mécanisme de la généralisation abusive, motivant ainsi sa légitimité :

Il semblerait que Salomon soit déjà en Belgique avant la guerre de 14-18 et qu'il se réfugie même avec sa famille en Hollande, durant la guerre. C'est très possible. Mais au niveau de la narration, de la fiction, c'est moins bon, ça. L'anecdote doit servir l'universel. Or, ce qui compte surtout dans cet épisode, c'est la situation générale des Juifs polonais à l'époque, pas seulement le cas de Salomon. Si ce n'est pas lui qui a dû fuir la Pologne en 1919, c'est son frère, sa sœur, tant des siens, qui ne furent guère épargnés par les Polonais... (Engel, 2006, pp. 10-11)

Une généralisation que le cas du personnage contredit, est ici maintenue pour ses supposées vertus heuristiques. Cela semble assez paradoxal dans la mesure où elle est censée permettre de mieux comprendre cette réalité qui la dément pourtant. Les Polonais deviennent de la sorte les victimes collatérales d'un mécanisme cognitif généralisateur, inséparable de la stéréotypisation. Le même procédé apparaît dans un autre texte de Foulek Ringelheim, *La Seconde Vie d'Abram Potz*, où le héros-narrateur commente l'indépendance polonaise dans des termes proches de ceux utilisés dans *Le Don de Mala-Léa* :

L'armistice. 1918, la nouvelle république de Pologne. Vingt-trois millions de Polonais chrétiens rêvant de pogromes, trois millions de Juifs polonais rêvant d'émigration (Ringelheim, 2011, p. 49).

En l'occurrence, le mécanisme de la généralisation atteint son paroxysme, les Polonais goyim et juifs étant présentés, chiffres à l'appui, comme deux blocs humains compacts, mus par des mobiles uniques. Personnages secondaires s'il en est, les vingt-trois millions de Polonais goyim sont ici entièrement définis par leur hostilité envers leurs compatriotes de confession juive.

Le personnage collectif peut aussi prendre une forme un peu plus incarnée, lorsqu'une figure se détache du groupe, même en restant anonyme. Il en va ainsi dans un autre passage du livre d'Engel, où une Juive polonaise ayant échappé à la Shoah évoque ses voisins :

J'étais Polonaise avant la guerre [...]. C'est-à-dire que j'étais détestée par mes voisins polonais. Puis le camp. [...] J'en suis sortie vivante, libérée par les Russes. Je suis rentrée chez moi. Enfin, je le croyais. Il y avait quelqu'un d'autre dans ma maison, qui n'a pas voulu me la rendre. Un voisin polonais qui ne voulait plus être mon voisin et qui ne se faisait toujours pas à l'idée que j'étais aussi polonaise. Nous avons été nombreux dans ce cas. [...] Et puis, nos chers compatriotes polonais ont organisé un pogrome. En 1946, pour régler les litiges de double propriété. Il y a des traditions folkloriques auxquelles on ne renonce pas facilement (Engel, 2006, pp. 176-177).

Dans l'évocation de ses voisins goyim, l'héroïne oscille entre le singulier et le pluriel. Le voisin qui s'est emparé de sa maison vaut comme synecdoque des Polonais goyim dont il est le représentant typique. À travers la typification, l'héroïne établit une continuité entre comportements individuels et collectifs. Elle qualifie ironiquement le pogrome de « tradition folklorique ». Leur hostilité envers leurs concitoyens juifs et leur volonté de s'emparer de leurs biens constituent à nouveau ici les seuls traits attribués aux Polonais goyim, qu'ils soient personnage collectif (« mes voisins polonais ») ou figure individualisée (« un voisin polonais »). Le caractère collectif et anonyme des personnages polonais ainsi que le réductionnisme qui les touche constituent deux mécanismes contribuant à leur stéréotypisation.

Dans *Monsieur Optimiste* d'Alain Berenboom, on voit que l'individualisation des Polonais peut très bien aller de pair avec leur anonymisation et stéréotypisation. Lorsque le narrateur retrace le destin de sa grand-mère, Frania, pendant la Seconde Guerre mondiale, il évoque très brièvement les fermiers polonais goyim chez qui elle s'est cachée à cette époque, et fait cette supposition: « S'ils s'étaient doutés qu'elle était juive, elle aurait couru le risque d'être chassée, peut-être dénoncée aux Allemands » (Berenboom, 2013, p. 83). C'est ainsi que même en parlant de la survie de sa grand-mère, qui aurait pu devenir une occasion de contredire le stéréotype, le narrateur réaffirme ce dernier. Les sauveurs anonymes de sa grand-mère deviennent suspects d'antisémitisme. Est à l'œuvre ici un mécanisme déjà évoqué et propre au stéréotype, celui d'éliminer le particulier au profit du général. Une fois qu'il a déclaré que les Polonais étaient « friands » d'actes antisémites (Berenboom, 2013, p. 95), le narrateur construit l'ensemble de ses personnages en conséquence. Les fermiers polonais grâce auxquels sa grand-mère a survécu se trouvent parmi les rares Polonais goyim quelque peu individualisés. Le plus souvent, ces derniers font uniquement l'objet d'un portrait collectif où, en dehors de leur nationalité, leur antisémitisme constitue le principal, sinon le seul trait mentionné ou suggéré.

Dans *Il ne portait pas de chandail* d'Annick Walachniewicz, les Polonais goyim apparaissent sous les espèces d'une foule anonyme meurtrière, dont ressort un personnage « représentatif », ce qui n'empêche en rien leur caractérisation globalisante stéréotypée. L'un des épisodes du roman raconte un pogrome dans le village natal du père de l'héroïne-narratrice, en 1946 :

[...] de bons catholiques jettent la vieille Sarah à bas de son lit. Ils pillent les placards, ouvrent les tiroirs, déversent le contenu au sol. Fébriles. Ils se battent pour une bonne prise. Les hommes arrachent châssis et portes. Les doigts avides des paysannes se referment sur un oreiller, un édredon.

Jozefa, une sœur de Tobiasz, vole une nappe brodée dans un lin solide. Des points d'un fil soyeux sont couchés avec art sur le grain du tissu. À peine

terminés par la jeune fille qui le destine à son trousseau. Chacun des motifs raconte l'histoire d'une famille spoliée. La souffrance. La trahison. Le meurtre et les coups. Le sang éclaboussé. Les femmes violées. Le ricanement des agresseurs. Jozefa l'a mise dans une armoire. Elle se promet de la sortir aux grandes occasions.

Dans ce pays, on tôte la haine du juif avec le lait de la mère. Les habitants, pris de folie collective, battent, mutilent, lapident, brûlent puis s'en vont pique-niquer et se saoulent jusqu'au coma.

La nappe est restée dans l'armoire, se patinant d'obscurité, couvant ses motifs, suintant la vengeance.

Dans un geste généreux, Jozefa l'offre à l'étrangère, cette belle-sœur venue de l'Ouest... (Walachniewicz, 2018, p. 105)

Sur fond d'un personnage collectif – cette foule meurtrière et pilleuse de Polonais goyim participant au pogrome – se détache ici la figure de Jozefa, qui ne jouera quasiment aucun rôle dans l'intrigue au-delà de cet épisode. Même si elle est individualisée (car nommée et faisant partie de la famille du protagoniste), sa participation au pogrome est expliquée non par des traits individuels mais par son appartenance nationale. En effet, selon l'héroïne-narratrice, l'antisémitisme serait une attitude transmise en Pologne de génération en génération. L'histoire de la nappe volée, que Jozefa cache et qu'elle offre finalement à sa belle-sœur belge, suggère qu'il s'agit d'un antisémitisme honteux et que l'héroïne est rongée par le remords, mais le stéréotype ne s'en trouve pas moins repris et utilisé pour construire ce personnage et ceux qui l'entourent.

Dans l'épisode du pogrome dont est victime une vieille femme sans défense se manifeste aussi le lien privilégié du processus de stéréotypisation avec le domaine moral, remarqué par Ireneusz Krzemiński selon qui « La réflexion morale participe à la formation et transformation des stéréotypes [...], s'appuyant de diverses manières sur les catégories du bien et du mal » (Krzemiński, 2015, p. 32). Le personnage stéréotypé est souvent non seulement pourvu de traits péjoratifs, comme nous l'avons vu, mais aussi moralement condamnable. Même si elle n'est pas explicite et se manifeste parfois sous une forme ironique, la condamnation des Polonais goyim en tant qu'antisémites invétérés gagne bien sûr une force rhétorique particulière dans des récits consacrés à la Shoah. Le lien entre stéréotypisation et secondarité s'avère ainsi encore plus étroit dans la mesure où les deux sont des phénomènes idéologiques (Dion & Talbot, 2021, p. 65 ; Amossy & Herschberg-Pierrot, 1997, pp. 62-66). Les personnages secondaires se trouvent donc souvent relégués à des positions idéologiquement suspectes, sinon condamnables. Par conséquent, la secondarisation-stéréotypisation des Polonais dans les fictions belges ne signifie pas seulement leur marginalisation actantielle et narrative, mais aussi morale et idéologique.

Dans d'autres textes, le désignateur « Polaque » renvoie à d'autres contenus stéréotypés péjoratifs. Dans *Dinddra* de Girolamo Santocono, la même étiquette apparaît à propos d'un Belge d'origine polonaise, appelé « Popof », « Paolof », « Polski » ou « Polac », ami du héros principal. Bien que ce personnage ne se réduise pas à son aspect stéréotypé, le terme de « Polac » fait tout de même partie de ses désignateurs. Cet exemple montre que, même quand on a affaire à un personnage plus complexe, si un terme cliché lui sert, ne serait-ce que ponctuellement,

d'étiquette, la stéréotypisation fait partie de l'horizon d'attente le concernant. On en trouve une confirmation dans cette réplique où une amie de Popof s'étonne : « Eh bien, pour un Polonais tu supportes pas beaucoup l'alcool, ma parole ! » ; et d'ajouter ensuite : « Le Paolof a toujours beaucoup bu ! » (Santocono, 1998, p. 220). Ce trait du personnage répond au cliché du Polonais inscrit dans la langue française, sous la forme d'expressions figées telles que « boire comme un Polonais » ou « être gris, ivre, saoul comme un Polonais » (Skibińska, 2005, p. 216). À l'étiquette stéréotypée correspond ainsi l'attente (comblée) d'une caractéristique tout aussi stéréotypée. Un désignateur clichéique fonctionne en effet comme une sorte de « prédésignation conventionnelle » (Hamon, 1972, p. 93) du Polonais en tant que personnage secondaire. Philippe Hamon nommait de la sorte la situation où « le genre [...] définit le héros » (Hamon, 1972, p. 93), mais une étiquette stéréotypée peut remplir un rôle similaire à celui des conventions génériques, c'est-à-dire introduire une certaine prévisibilité quant aux attributs des personnages.

Une autre caractéristique récurrente des Polonais chez les écrivain(e)s belges est donc leur penchant pour la boisson, stéréotype particulièrement tenace, présent également dans la littérature et l'opinion commune françaises, depuis Voltaire, semble-t-il (Markiewicz, 1970, p. 152). Dans *Un jour comme les autres* de Paul Colize, apparaît ainsi Zygmunt, un bistrotier schaarbeekoïse chez qui les habitués, des immigrés polonais, se retrouvent pour « parler du pays et avaler quelques vodkas » (Colize, 2019, p. 261). L'inévitable mention de la vodka comme boisson emblématique de la Pologne s'accompagne ici de la représentation d'un rituel de sociabilité auquel prennent part les compatriotes de Zygmunt. La nostalgie de leur pays d'origine est noyée par les immigrés dans cet alcool qui l'emblématise. Le stéréotype de l'ivrognerie « polonaise » sert ainsi à construire un micro-épisode dans l'intrigue.

Ce même cliché revient explicitement dans la bouche de l'un des personnages du *Rêve de Harry* d'Alain Berenboom. M^{me} de Timmerman, riche veuve qui charge le protagoniste, agent immobilier, de louer l'une de ses villas, réagit ainsi lorsque celui-ci lui propose un client polonais :

Un Polonais ? Vous n'y pensez pas, Michaël ! Il mettra mon beau salon en pièces chaque fois qu'il rentrera saoul. Et, croyez-moi, ça arrivera souvent ! [...] je parle d'expérience. Mon premier mari était polonais ! (Berenboom, 2020, p. 10)

Le fait que le stéréotype soit reconduit par un personnage antipathique et disqualifié en tant que raciste, n'entame pas entièrement sa force persuasive qui vient avant tout de la répétition. D'autant plus qu'il reçoit ici le gage de l'expérience personnelle, censée l'authentifier. Dans l'œuvre de Berenboom, l'alcoolisme est décidément une caractéristique nationale des Polonais. Dans *Monsieur Optimiste*, la vodka apparaissait déjà comme leur attribut essentiel. C'est aussi le cas dans *Korsakoff* d'Alain van Crugten. Lorsque le grand-père du héros prépare du bigos, une sorte de choucroute polonaise, il prétend qu'« il faut boire de la wódka en même temps, ça fait fondre les graisses et tu digères très facilement ton bigos ». Et le héros-narrateur de préciser : « Il prononçait voudka et prétendait qu'il n'y en avait de bonne que de Pologne » et « Quand bon-papa Simon ouvrait une bouteille de wódka avec des parents ou des amis, il fallait la vider à fond, boire le demi-litre jusqu'à la dernière goutte » (van Crugten, 2003, p. 83). Comme chez Colize, chez van Crugten, la boisson emblématique est ainsi placée non seulement dans un contexte culinaire mais est

aussi censée constituer la base de la sociabilité polonaise. Après avoir lu tous ces textes belges, on aurait presque envie de s'écrier, avec l'un des personnages de la pièce de théâtre *Katowice – Eldorado* de Dominique Wittorski : « Vodka : c'est la Pologne ! » (Wittorski, 1995, p. 35).

Il faut toutefois ajouter que la stéréotypisation du personnage secondaire peut être relativisée lorsque les traits récurrents susmentionnés s'inscrivent dans une configuration plus large, étant accompagnés de caractéristiques moins éculées. Même quand la stéréotypisation n'a pas un caractère absolu, la force de propagation du stéréotype n'est pas fondamentalement entamée. *Un jour comme les autres* offre à cet égard un exemple intéressant : un protagoniste à première vue original y apparaît, Aleksy, un tueur à gages polonais officiant en Belgique, en France et dans d'autres pays européens. La stéréotypie s'avère finalement primordiale pour la construction de ce personnage. Premièrement, le métier qui sert de couverture à ses activités criminelles est celui de laveur de vitres, une profession renvoyant au cliché du « plombier polonais » qui résume ces tâches manuelles dans lesquelles sont censés se spécialiser les immigrés d'origine est-européenne (Marchand, 2006). Deuxièmement, le psycho-récit dans lequel sont évoquées ses pensées devient l'occasion de mobiliser un cliché paysager :

[...] une modeste maison de briques rouges sans étage, entourée d'un jardinet bien entretenu.

Elle lui faisait penser aux chaumières de paysans que l'on voyait dans son village natal, au sud de la Pologne. Il ne manquait que les peintures florales sur la façade et l'illusion serait parfaite (Colize, 2019, p. 368).

Cet instantané pictural fige la campagne polonaise dans une imagerie pittoresque convenue qui fait penser à la peinture polonaise de la fin du XIX^e siècle, marquée par une sorte de « paysanomanie » (pol. *chłopomania*). Alors que l'action du roman se passe dans la deuxième décennie du XXI^e, un personnage âgé d'une cinquantaine d'années (né en 1962) est doté de souvenirs visuels qui remontent loin et contribuent à construire une vision passéiste, sinon primitiviste, de la Pologne. Celle-ci renoue avec l'image de l'Europe de l'Est comme région arriérée, datant de l'époque des Lumières (Wolff, 1994). Le cadre de vie du personnage secondaire est donc parfois tout aussi stéréotypé que lui-même. C'était déjà le cas en 1936, dans *Olivia* de Madeleine Ley, dont l'héroïne rendait visite à un vieux paysan polonais, Nowak, et décrivait sa maison ainsi que lui-même d'une manière similaire :

La maison de Nowak est rose sous son chaume, avec les encadrements des fenêtres bleus. [...] Le vieux Nowak est là ; vêtu de lin blanc, pieds nus. [...] Il enlève son chapeau troué aux cassures et découvre ses beaux cheveux d'argent qui descendent jusqu'à ses épaules (Ley, 1986, p. 197).

Cette scène semble également empruntée à l'une de ces toiles pittoresques qui représentent la campagne et les paysans polonais au XIX^e siècle, mais elle est ici plus justifiée dans la mesure où l'action du roman se passe effectivement à cette époque. Cette continuité entre deux romans dont l'un est paru en 1936, l'autre en 2019, témoigne de la persistance d'une représentation primitivisante de la campagne polonaise et de ses habitants où jusqu'à la différence entre deux siècles peut se trouver gommée.

Un autre attribut du personnage d'Aleksy chez Paul Colize reflète un cliché également très répandu, celui de la religiosité « polonaise ». Comme le formule le narrateur : « [...] il était né et avait passé les vingt premières années de sa vie dans le pays le plus catholique du monde » (Colize, 2019, p. 424). Cette foi « nationalisée », prêtée à Aleksy, a une influence décisive sur l'intrigue puisque le protagoniste renonce à tuer sa dernière victime, le père Damiani, après s'être rendu compte qu'il s'agit d'un prêtre et après avoir vu une photo où celui-ci était accompagné du pape Jean-Paul II, figure emblématique du catholicisme polonais. Il interprète même sa rencontre avec Damiani comme un signe envoyé par Dieu et décide de rentrer dans le droit chemin. La représentation d'un tueur à gages profondément croyant et convaincu que « quelques années au purgatoire » lui permettront d'« expier ses fautes » (Colize, 2019, p. 423) constitue certes un jeu ironique avec le stéréotype, mais ce dernier se trouve quand même réactivé. La forme ironisée qui lui est conférée n'annule pas le mécanisme de sa perpétuation, basé sur la reprise d'un élément récurrent⁴. La religiosité constitue donc aussi l'un des attributs quasi obligés des Polonais belges, et sa persistance à travers le temps lui donne ce caractère de « représentation traditionnelle », peu sujette à l'évolution, qui est typique du stéréotype (Amossy, 1991, p. 15).

Cette caractéristique emblématique apparaît également chez Madeleine Ley. Lors de son séjour en Pologne, l'héroïne d'*Olivia* y construit l'image d'un personnage collectif défini par sa foi : « Le peuple reste catholique. Les chaumières sont tapissées d'images saintes » (Ley, 1986, p. 208). Du personnage collectif secondaire, cette caractéristique semble rejaillir, par métonymie, sur l'un des protagonistes, le docteur André Kowalewski : Olivia interprète son apparence en faisant référence à l'iconographie religieuse, quand elle qualifie sa barbe de « barbe de Christ » (Ley, 1986, p. 71). La caractérisation des protagonistes peut ainsi être redondante par rapport à celle des personnages secondaires et aux généralisations formulées par le narrateur. Dans *Le Prince du dernier jour* de Pierre Nothomb, le narrateur constate que la Pologne est un « pays communiste peut-être, pays catholique avant tout » (Nothomb, 1960, p. 86). Dans *La Polonaise* de Stanislas Dotremont, l'héroïne éponyme prétend qu'« en Pologne, les excès de l'esprit n'ont point [...] affaibli le sentiment de religion » (Dotremont, 1957, p. 175). Les portraits des personnages confèrent à ces généralisations une forme plus concrète. Dans *Des fleuves impassibles* d'Alain van Crugten, apparaît ce portrait de la mère du docteur Jacob Krakauer, ami du héros principal :

Sarah Krakowska, qui avait toujours été une catholique fervente, versa [...] dans une dévotion franchement mystique. Elle était plongée du matin au soir dans son livre de messe ou dans *Le Livre des Pèlerins polonais*, œuvre patriotique et religieuse d'un poète émigré à Paris [...]. Ou alors elle passait de longues heures à l'église, comme écrasée dans la prière (van Crugten, 1997, p. 162).

Dans ce portrait, Sarah personnifie la religiosité prétendument propre à tous les habitants de son pays dans la mesure où, dans les passages qui précèdent, le

⁴ Celui-ci est aussi un autostéréotype répandu parmi les Polonais catholiques eux-mêmes qui, luttant tout d'abord contre les Turcs musulmans, ensuite placés entre les Prussiens protestants et les Russes orthodoxes, ont volontiers présenté leur catholicisme comme une caractéristique nationale (Beller & Leerssen, 2007, p. 217).

narrateur insiste sur le mélange entre catholicisme et patriotisme dans la tradition polonaise, en évoquant la figure romantique de la Pologne comme « Christ des Nations ». Le stéréotype devient ici prétexte à la présentation d'une particularité du catholicisme polonais. Il acquiert ainsi une valeur heuristique.

La stéréotypisation des Polonais dans les lettres belges francophones a aussi un aspect énonciatif. En tant que personnages secondaires, ceux-ci ont rarement accès à la parole, mais quand c'est le cas, c'est leur mauvaise maîtrise du français qui devient l'un de leurs signes distinctifs. Dans *L'Apprentissage inutile* de David Scheinert, le héros travaille pendant un certain temps comme professeur de français. Il a parmi ses étudiants une Polonaise qui a une seule fois droit à la parole et c'est pour dire : « 'Pardonnè-moua, mais jè nè sais pas faire rire...' » (Scheinert, 1985, p. 138). Si la phrase est grammaticalement correcte, l'orthographe inhabituelle a pour but de rendre un accent particulier que le narrateur qualifie de « slave » (Scheinert, 1985, p. 138). Dans *Olivia*, dans les répliques d'une certaine Stasia, les « r » sont souvent doublés et mis en italiques pour marquer qu'elle les roule ; des fautes de grammaire, de syntaxe ou de lexique apparaissent aussi, d'habitude également mises en avant par l'italique, comme dans ces phrases : « Olivia, tu devrrais décider te rremarier... » (Ley, 1986, p. 190) ; « [...] il allait à Orli-Belweder tous les ans, avec le mois de juin » ; « Je crois que c'est pour cause d'une jeune fille, Cherrie... » ; « Cherrie, une famille très haute. Alors Marinotti, il a écrit de Vienne qu'il ne veut plus faire mariage ... » (Ley, 1986, p. 205). Ses fautes de français deviennent ici un signe particulier de la Polonaise. Dans le même esprit, dans *Korsakoff* d'Alain van Crugten, le héros-narrateur caractérise ainsi la prononciation française de son grand-père polonais :

Il venait de Pologne, bon-papa, il en avait gardé un accent fait de *rr* vigoureusement roulés et de nasales diphtonguées. Il ne disait pas vendredi, mais *ven-ou-drredi*, il vendait du *sat-in-ou* ou du *coton-ou* [...] Quand j'étais encore tout petit, il lui arrivait de me prendre sur ses genoux et de me faire sauter au rythme d'un chant étrange (*ètrran-ouge*) plein de chuintements, de *ch-ch-chhhh* de chat chauve échauffé (van Crugten, 2003, p. 35).

La polonité du grand-père se manifeste ainsi surtout par sa prononciation défectueuse. Son polonais contamine son français et y demeure comme un résidu alterlinguistique ineffaçable, un signe identitaire sûr. Dans les romans et nouvelles de Georges Simenon, le narrateur et les personnages francophones insistent aussi souvent sur l'accent particulier des Polonais et leur difficulté à s'exprimer en français (Szczur, 2021a, pp. 424-426). Le stéréotype de la mauvaise maîtrise du français n'est bien sûr pas propre aux Polonais, il relève des « glotto-stéréotypes » (stéréotypes linguistiques) concernant les étrangers en général (Bochmann, 2001, p. 93).

Comme on l'a vu jusqu'à présent, les traits stéréotypés prêtés aux Polonais en tant que personnages secondaires par les écrivain(e)s belges contribuent le plus souvent à dévaloriser ces figures. Mais les lettres belges francophones offrent aussi des exemples de résidus stéréotypiques anciens qui peuvent être plus positifs. Dans son livre consacré au mythe polonais dans la littérature française, François Rosset a noté l'existence du stéréotype du beau Polonais qui aurait précédé celui de la belle Polonaise, né à la fin du XVIII^e siècle (Rosset, 1996, pp. 135-172). Dans *Olivia*, Madeleine Ley semble réactiver cette stéréotypie. Elle l'applique non seulement à André Kowalewski, mais aussi à un personnage secondaire, le vieux Bronarski, qui, selon l'héroïne-narratrice, « a dû être beau » et « a de magnifiques yeux noirs, lourds,

appuyés, et un nez pendant, intelligent » (Ley, 1986, p. 206). Dans *Olivia*, ce stéréotype ancien se combine à celui, plus récent, de la belle Polonaise. Lors de son séjour en Pologne, l'héroïne-narratrice constate en effet : « Les femmes sont trop belles ici » (Ley, 1986, p. 189). C'est surtout la mention de la beauté des Polonaises qui est un autre lieu commun des lettres belges de langue française (Szczur, 2021b). Elle apparaît aussi bien dans les portraits des héroïnes principales (p.ex. dans *Le Prince du dernier jour* de Pierre Nothomb, *La Polonaise* de Stanislas d'Ottremont ou *Helenka de Cracovie* d'Hyacinthe Brabant) que des personnages secondaires. À titre d'exemple, dans *La Termitière* de Daniel Gillès, le narrateur fait référence à l'« ancienne beauté » de la femme du docteur Jabinski (Gillès, 1960, p. 61). Dans *La Légion du sous-sol* d'Eugène Mattiato, le narrateur qualifie une Polonaise dont nous savons seulement qu'elle est la femme d'un porion, de « belle interlocutrice » (Mattiato, 1959, p. 144). Dans *Le Pique-nique des Hollandaises* d'Alain Berenboom, Willem Drapier, diplomate belge en poste à Varsovie, tient les Polonaises pour les « plus belles femmes d'Europe » (Berenboom, 1993, p. 138). Dans le cas des personnages secondaires, cette beauté « polonaise » ne reçoit habituellement pas de contenu concret. Les narrateurs se contentent de constater son existence, ce qui marque son caractère stéréotypé.

Sous le régime des littératures nationales⁵, les personnages littéraires semblent avoir subi une « nationalisation » dans le cadre de laquelle les « nationaux » jouent habituellement le rôle de protagonistes, alors que les « étrangers » sont réduits à celui de comparses. En tout cas, il en va ainsi des Polonais dans la majeure partie des lettres belges francophones où ils accèdent rarement au rang de héros. Cette rareté fait que les portraits des Polonais n'y sont la majeure partie du temps ni multidimensionnels ni complexes. Et même lorsque c'est le cas, les stéréotypes mentionnés ci-dessus peuvent réapparaître. Le fait qu'ils se combinent alors à des traits moins conventionnels n'entame pas fondamentalement l'efficacité de la propagation des clichés qui tient à leur répétition. Le régime de la rareté et de la brièveté auquel sont soumis la plupart des Polonais dépeints dans la littérature belge de langue française influence donc les modalités dominantes de leur représentation où la stéréotypie joue un rôle crucial.

Bien que les traits stéréotypés relevés aient le plus souvent une coloration péjorative, je ne crois pas qu'il faille y voir une quelconque entreprise malveillante de dénigrement des Polonais de la part des écrivain(e)s belges francophones. Pour ces derniers, les personnages secondaires sont souvent de simples utilités qui contribuent à produire un « effet de réel ». La reprise d'un stéréotype permet un effet de reconnaissance : les lecteurs et lectrices y retrouvent une représentation de la réalité qui leur est familière et, de ce fait, paraît vraisemblable. Les Polonais littéraires belges constituent donc l'un des outils de vraisemblabilisation de l'univers représenté à travers la reprise de motifs littéraires ou de bribes de discours social. Selon Tiphaine Samoyault, « l'espace du personnage secondaire, [...] ses attributs dessinent le dehors de la fiction » (Samoyault, 2005, p. 45). Nos auteur(e)s empruntent donc des éléments à la réalité discursive environnante pour y ancrer leurs récits. Ce faisant, ils renforcent plutôt les stéréotypes déjà existants qu'ils n'en créent de nouveaux. Ils contribuent à implanter dans l'esprit des destinataires un certain nombre d'associations automatiques avec la Pologne et les Polonais. La dimension stéréotypée de leurs

⁵ J'entends par là un système qui transpose dans le domaine littéraire l'organisation politique du monde en États-nations.

textes se confond ainsi avec leur dimension sociale. Même si la présence de personnages polonais n'est pas massive dans les lettres belges de langue française, et d'autant plus qu'elle ne l'est pas, des stéréotypes à leur sujet s'y maintiennent donc à travers ces figures à peine dessinées que sont les personnages secondaires.

Chacun de ces stéréotypes a bien sûr sa spécificité et son histoire ; ils sont nés à des époques différentes, restent plus ou moins tenaces, peuvent connaître des périodes de « latence » ou, au contraire, de large diffusion, en fonction du contexte. L'examen d'un corpus qui s'étale sur presque un siècle m'a pourtant permis d'en constater la réapparition récurrente. L'analyse que j'ai entamée ici pourrait évidemment se poursuivre, par exemple à travers la comparaison du discours littéraire avec d'autres types de discours sociaux (politique, journalistique...) tenus en parallèle, ce qui conduirait à une historicisation plus poussée du propos. Il serait sans doute également utile de se demander quels stéréotypes ont connu un succès particulier à quelle époque et pour quelles raisons ou encore quel rôle les Polonais ont joué eux-mêmes dans la création et la diffusion des images convenues les concernant. Les liens complexes entre stéréotypes et autostéréotypes, leur généalogie, leur circulation entre divers discours ou la question de leur interaction avec les engagements sociaux des différent(e)s auteur(e)s, pour passionnants qu'ils soient, dépassent pourtant le cadre de la présente analyse où il s'agissait avant tout de relever les rapports entre stéréotypisation et secondarité.

Pour finir, j'aimerais encore expliquer la dimension critique qu'on aura remarquée dans cette étude. Selon certains chercheurs, du fait qu'il est « peu défini, le personnage secondaire constitue un espace 'vacant' dans lequel le lecteur arrive à se projeter » (Dion & Talbot, 2021, p. 68). À mon avis, lorsque personnage et lecteur sont compatriotes, cette projection est encore plus probable. Dans une certaine mesure, ma lecture des personnages secondaires polonais dans le corpus belge francophone est sans doute conditionnée par cette projection, d'où l'aspect critique de mes analyses. Pourtant, à travers cette étude critique de la dimension stéréotypée de nombreux Polonais littéraires belges, je n'entends pas souligner la fausseté de la représentation de mes compatriotes chez les écrivain(e)s évoqué(e)s. Une approche normative de la question de la stéréotypisation est à mon sens insuffisante. Elle reviendrait à disqualifier une représentation « fausse » au nom d'une image soi-disant « vraie ». Or, les Polonais étant très divers, il serait difficile de soutenir qu'une représentation particulière est plus « vraie » ou plus « fausse » qu'une autre. Les analyses imagologiques qui scrutent les particularités de l'image de l'étranger dans la littérature ne devraient pas être dépourvues d'une dimension critique, en revanche, elles devraient aussi, à mon avis, s'accommoder de « l'absence de toute vérité essentielle, l'absence de l'« étranger » par excellence » (Baneth-Nouailhetas, 2006, p. 202). Si un jour le nombre de Polonais littéraires belges venait à croître et qu'ils se diversifiaient, cela signifierait une plus grande justesse de leur représentation uniquement par effet d'accumulation : selon moi, c'est seulement en devenant plus diverses que leurs images pourraient gagner en exactitude.

Bibliographie

- AMOSSY, R. (1991). *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*. Paris : Nathan.
- AMOSSY, R. & HERSCHBERG-PIERROT, A. (1997). *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*. PARIS : NATHAN.
- BANETH-NOUAILHETAS, É. (2006). Clichés sur l'étranger : rêves étranges et familiers. In LEMOINE, B. (éd.), *Images de l'étranger*. Limoges : Presses Universitaires de Limoges, pp. 193-208.
- BELLER, M. & LEERSSEN, J. (éd.). (2007). *Imagology. The cultural construction and literary representation of national characters. A critical survey*. Amsterdam/New York: Rodopi.
- BERENBOOM, A. (1993). *Le pique-nique des Hollandaises*. Bruxelles : Le Cri.
- BERENBOOM, A. (2013). *Monsieur Optimiste*. Bruxelles : Genèse Édition.
- BERENBOOM, A. (2020). *Le rêve de Harry*. Paris/Bruxelles : Genèse Édition.
- BOCHMANN, K. (2001). Notre langue, votre patois, leur baragouin : stéréotypes et représentations des langues. *Hermès. La Revue*, 30, pp. 91-102.
- COLIZE, P. (2019). *Un jour comme les autres*. Paris : Éditions Hervé Chopin.
- DION, R. & TALBOT, A. (2021). Précarités du personnage secondaire contemporain. *Revue critique de fiction française contemporaine*, 23, pp. 64-74.
- DOTREMONT, S. (1957). *La Polonaise*. Paris : René Julliard.
- ENGEL, V. (2006). *Le Don de Mala-Léa. David Süskind : l'itinéraire d'un Mensch*. Bruxelles : Éditions Luc Pire/Tournesol Conseils SA.
- ERMAN, M. (2006). *Poétique du personnage de roman*. Paris : Ellipses.
- GILLES, D. (1960). *La Termitière*. Paris : Gallimard.
- HAMON, P. (1972). Pour un statut sémiologique du personnage. *Littérature*, 6, pp. 86-110.
- KAUFER, I. (2021). *Dibbouks*. Paris : Éditions de l'Antilope.
- KRZEMINSKI, I. (2015). Nations and stereotypes. In KUSEK, R., PURCHLA, J. & SANETRA-SZELIGA, J. (éd.), *Nations and stereotypes 25 years after. New borders, new horizons*. Kraków : International Cultural Centre, pp. 28-37.
- LEY, M. (1986). *Olivia*. Bruxelles : Éditions Labor.
- MARCHAND, S. (2006). *L'affaire du plombier polonais. Enquête sur le cauchemar social français*. Paris : Fayard.
- MARKIEWICZ, Z. (1970). L'image de la Pologne chez quelques écrivains français (1764-1872). *Les Lettres Romanes*, extrait du t. XXIV tiré à part.
- MATTIATO, E. (1959). *La légion du sous-sol*. Bruxelles : Éditions des Artistes.
- NOTHOMB, P. (1960). *Le prince du dernier jour*. Paris : Albin Michel.
- PIERRE-GNASSOUNOU, Ch. (2010). « Je ne suis pas un personnage secondaire » ou les soupirs de Mlle Remanjou. *Poétique*, 161/1, pp. 3-20.
- RINGELHEIM, F. (2011). *La seconde vie d'Abram Potz*. Bruxelles : La Renaissance du livre.
- RINGELHEIM, F. (2021). *Boule de Juif*. Paris/Bruxelles : Genèse Édition.
- ROSSET, F. (1996). *L'arbre de Cracovie. Le mythe polonais dans la littérature française*. Paris : Imago.
- SAMOYAUULT, T. (2005). Les trois lingères de Kafka. L'espace du personnage secondaire. *Études françaises*, 41/1, pp. 43-54.
- SANTOCONO, G. (1998). *Dinddra*. Cuesmes (Mons) : Éditions du Cerisier.
- SCHEINERT, D. (1985). *L'apprentissage inutile*. Bruxelles : Éditions Jacques Antoine.
- SKIBIŃSKA, E. (2005). Obraz Polaka i Rosjanina w języku francuskim i w świadomości francuskiej młodzieży. *Etnolingwistyka*, 17, pp. 213-232.

- SKOWRONEK, N. (2017). *Un monde sur mesure*. Paris : Grasset.
- SZCZUR, P. (2021a). La Pologne et les Polonais dans l'œuvre de Georges Simenon : vers un orientalisme intra-européen. *Études romanes de Brno*, 42/1, pp. 413-430.
- SZCZUR, P. (2021b). L'érotisation des Polonaises chez quelques romanciers belges francophones. In SZCZUR, P. (éd.), *La Pologne des Belges. Évolution d'un regard (XX^e-XXI^e siècles)*. Kraków : Unum Press, pp. 283-298.
- VAN CRUGTEN, A. (1997). *Des fleuves impassibles*. Lausanne : L'Âge d'homme.
- VAN CRUGTEN, A. (2003). *Korsakoff*. Avin/Hannut : Éditions Luce Wilquin.
- WALACHNIEWICZ, A. (2018). *Il ne portait pas de chandail*. Amay : L'Arbre à paroles.
- WITORSKI, D. (1995). *Katowice – Eldorado*. Carnières-Morlanwelz : Éditions Lansman.
- WOLFF, L. (1994). *Inventing Eastern Europe. The Map of Civilization on the Mind of the Enlightenment*. Stanford: Stanford University Press.